

BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF

RECOMMANDÉ AUX FAMILLES VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES
L. VIOLET, - THUIR, FRANCE

Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

Chronique Régionale

EN LOUISIANE

Enfant Blessé à St-Martinville.
St-Martinville, La., 15 août. — Un jeune enfant de M. Rodolphe Fuschir s'est blessé en tombant de voiture vendredi passé. M. Fuschir est venu immédiatement à la Nouvelle-Orléans pour consulter un spécialiste.

Recherches statistiques.
Monroe, Lne, 15 août. — H. M. Pearson, représentant du "United States Department of Commerce", est actuellement à Monroe en recherche de notes municipales et de taxes paroissiales devant être employées par le Bureau des Statistiques.

McGraw-Regan.
Monroe, Lne, 15 août. — Mercredi soir dans la résidence de M. et Mme G. E. McGraw, dans West Monroe, se sont unis en mariage M. Chappel R. Regan, d'Eros, Lne, et Mlle Burt McGraw. Les jeunes mariés sont partis pour Chattanooga, Tenn., et les Blue Ridge Mountains.

Pour \$26,000 au comptant des terrains marécageux ont été vendus près de Maringouin.
Plaquemine, Lne, 15 août. — M. Sigismond S. Levy de la Nouvelle-Orléans, a vendu à M. Brown un lot de terrains marécageux. Ce terrain appartenait autrefois à la Norgress-Howard Lumber Co., et se trouve tout près de Maringouin, sur l'embranchement Lafayette du "Southern Pacific Railroad". Le montant de vente au comptant a été de 26,000 dollars.

Jeune fille attaquée par un homme.
Shreveport, Lne, 14 août. — Des membres de la police de la ville et des détectives font des efforts pour identifier un homme, qui à 2 heures du matin, entrainé dans la pièce d'une téléphoniste dans la rue Hope et l'attaqua. Elle fut renversée et presque étranglée comme le démontre la marque des doigts du meurtrier. L'homme réussit à s'échapper de la maison. La police ne veut pas divulguer le nom de la jeune fille.

Le capitaine Marsden est mort.
Shreveport, Lne, 14 août. — Le capitaine F. C. Marsden, âgé de 68 ans, est mort ce matin, après une légère maladie. Il était né à Norfolk, Va., mais il habitait Shreveport depuis 26 ans. Il servit dans l'armée du Northern Virginia et fut membre de la "Roy Stafford Camp" des vétérans de la ville. Les funérailles auront lieu samedi matin en l'église Episcopale. Il laisse une veuve et une sœur, Mlle Maisie Marsden.

Nouvelles de Thibodaux.
Thibodaux, Lne, 15 août. — Les commissaires du jury de Lafourche se sont réunis hier et ont complété la liste du grand et du petit jury de la cour criminelle qui doit s'ouvrir le second lundi de septembre.

Chasse en hydroplane

Dépêche Spéciale à l'Abelle.
Gulfport, 15 août. — Claude Aullinane, secrétaire du club "Elks", sportsman bien connu, se propose l'automne prochain, de chasser les canards dans un hydroplane, le long des marécages du golfe du Mexique, et des Grands Lacs.

L'ALPE HOMICIDE

C'est un titre de fait-divers que nous n'aurions plus la joie de lire dans les journaux si l'on écoutait un riche allemand qui parle d'offrir une somme importante pour installer sur le Cervin, dangereusement accessible, de nombreuses cabanes-refuges où pourraient s'abriter les caravanes, en cas d'orage, de brouillard, et de la sorte échapper à la mort.

de Zermatt, propriétaire du pic, refuse net le terrain nécessaire. — Rendre le Cervin praticable? Jamais de la vie! protestent les gens de Zermatt. Car les touristes alors, se passant de nos guides, y monteraient seuls... J'ose même ajouter qu'ils n'y monteraient pas du tout. Les alpinistes, en effet, sont comme les véritables amateurs du noble jeu de billard: ils ne jouent que la difficulté. Proposez-leur une ascension sans péril: aucun ne voudra la faire.

Un Drame du Coeur

L'une avait vingt ans, l'autre à peine seize. Orphelines très jeunes, c'était Marie-Jeanne, l'aînée, qui avait servi de mère à la cadette, et jamais maman plus tendre ne s'était vue. Elles grandirent côte à côte, belles toutes deux et s'adurant. Quelques dames, amies de la mère, étaient seules admises en leur intimité. Quelques belles journées elles passaient ensemble à jurer de ne se quitter jamais! Hélas! un événement fort simple devait les troubler bientôt.

Un jour elles reçurent la visite d'une vieille dame qui avait connu leur maman; elle venait, tout heureuse, pour les embrasser. Elle aussi avait été bien éprouvée. Son fils, après deux ans de mariage, avait succombé à une tumeur de poitrine, lui laissant un beau petit garçon, dont la mère était morte en le mettant au monde.

A force de soins, le bébé avait grandi et était devenu un homme distingué et il venait de passer brillamment ses examens de docteur en médecine. La bonne grand-mère demanda aux orphelines la permission de leur présenter son petit-fils.

Marie-Jeanne accorda avec plaisir; elles étaient si seules. — Allons, c'est entendu, dit la vieille dame en les quittant, je vous l'amènerai demain. Ce demain sembla bien long à la sœur aînée; par une sorte de pressentiment il lui apparaissait gros de menaces.

Il arriva pourtant. A trois heures, le timbre retentit, et le vieux François, qui faisait les fonctions de valet de chambre, annonça Mme Bompierre et son fils.

M. Charles Bompierre était fort joli garçon. Grand, une physionomie fine, trouée par deux yeux noirs qu'encadraient d'abondants cheveux bruns, il se dégagait de toute sa personne un charme prenant qui lui gagnait toutes les sympathies.

Passionné de Marie-Jeanne, endormi jusque-là, s'éveilla tout à coup, et Louise la timide enfant, sentit le sien battre pour la première fois.

Elle aimait. Le jeune médecin revint souvent avec sa grand-mère, se montrant de plus en plus gracieux. Marie-Jeanne rayonnait; elle avait cru comprendre que les plus doux regards du jeune homme, s'adressaient à elle, elle vivait heureuse, l'âme toute pleine d'espoir et de rêves.

Louise, de son côté, se sentait la poitrine soulevée par une grosse joie; elle aimait, elle aussi, avec toute l'ardeur illusionnée de ses seize ans. Mais elle renfermait cet amour au dedans d'elle-même comme une pierre précieuse dans son écrin. Elle eut un secret pour Marie-Jeanne.

Lété arriva. Les deux jeunes filles venaient de quitter leur petit hôtel pour une villa située à Saint-Germain. Louise était triste, elle laissait à Paris le meilleur d'elle-même? Marie-Jeanne, au contraire, se montrait joyeuse. Elle avait engagé pour un mois le jeune médecin et sa mère; ils avaient accepté, quel bonheur!

Huit jours, en effet, s'étaient à peine écoulés depuis l'installation à la campagne, que l'on vit déboucher par la grille une voiture pressamment chargée de malles et de cartons; c'était Mme Bompierre et son fils.

Les nouveaux venus furent accueillis à bras ouverts, et alors

commencèrent, pour les deux jeunes filles, des jours d'ineffable joie. En vraies gourmandes, chacune prenait son plaisir sans en faire part à l'autre. Hélas! tout à une fin, les larmes commençaient à couler. Marie-Jeanne ne tarda pas à l'éprouver.

Un dimanche matin, Louise, prenant une corbeille se dirigea vers le potager pour ramasser des fraises. M. Charles, un livre à la main, errait sans intention peut-être, justement de ce côté-là. Il vit venir la jeune fille et la suivit longuement des yeux; puis il parut prendre une décision, et se cachant sous une charmille où elle devait passer, il attendit.

Le panier rempli, Louise se disposa à rentrer. Comme elle gagnait le berceau, de feuillage, une main l'arrêta. — Ah! mon Dieu! que vous m'avez fait peur.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, j'ai besoin de vous parler. Louise, écoutez-moi? L'enfant se rapprocha palpitante. — Parlez! murmura-t-elle. — Louise, je ne ferai point de phrases pour exprimer combien vous êtes belle; je vous dirai simplement: Je vous aime! Voulez-vous être ma femme?

— Ah! de grand cœur, s'écria-t-elle. Puis, reprenant possession d'elle-même, elle ajouta: Je n'ai rien dit, Monsieur Charles! Adressez-vous à ma sœur; ce qu'elle décidera, je l'accepterai.

— Allons! la main dans la main. Je suis heureuse de faire votre bonheur, s'écria Marie-Jeanne qui venait d'écouter sans être vue, la fin de leur conversation. Embrassez-vous! Tenez, Charles, ajouta-t-elle en tirant un anneau de son doigt, donnez à ma sœur cette bague de notre pauvre mère, ce sera votre anneau de fiançailles.

Elle s'enlaccèrent, sans remarquer Marie-Jeanne chancelante, les yeux brillants de fièvre, un pâle sourire aux lèvres: le sourire du devoir accompli.

Ils se marièrent et partirent pour l'Italie; Marie-Jeanne, malgré leurs instances, avait voulu demeurer à Paris.

A leur retour, ils trouvèrent la maison vide; la sœur aînée avait pris l'habitude des filles de Saint-Vincent de Paul. Louise, heureuse, ne comprit pas le sacrifice et accusa sa sœur d'abandon.

L'hiver commença avec ses fêtes et ses bals. Le jeune lieutenant, entaillé par les distractions sans nombre, oublia vite l'humble sœur des pauvres.

Mais un jour une voiture s'arrêta devant le couvent; une jeune femme en élégante toilette en descendit et agita fébrilement le marteau de la lourde porte. On ouvrit; elle jeta son nom, et une minute après deux femmes étaient dans les bras l'une de l'autre. Marie-Jeanne venait de retrouver sa sœur.

Le malheur la lui ramena; Charles frappé d'une phlébite pulmonaire, agonisait... C'est fini... le ménage est brisé... Louise sanglote dans les bras de sa sœur.

Je n'ai plus rien, s'écria-t-elle! Lui n'a quittée et toi tu m'as abandonnée... C'en est trop! le cœur de Marie-Jeanne éclata; elle avoua tout... — Eh bien! oui, je t'ai abandonnée; mais c'était pour ton bonheur; ce mari pleuré et regretté, je l'aimais, moi aussi... Ce fut une longue étreinte de reconnaissance.

— Pauvre sœur! pauvre sœur! répétait Louise, comme tu as dû souffrir!... et comme tu es bien pour moi une maman, une vraie maman! — PAUL ARDENNE.

Et Daudet?...

— Et Daudet? me demanda le capitaine Flambeur. — Daudet? m'interloqua-t-je. Quel Daudet? — Et bien! Daudet, parbleu, l'auteur, Alphonse Daudet! — A propos de quel me parlez-vous de Daudet? — Pour savoir s'il est un peu "recalé". — Recalé? Daudet? — Alors, subitement, une flambe de ressouvenance m'éclaira. — Ah! oui, Daudet!... Eh bien, oui, il est tout à fait "recalé" maintenant!

— Tant mieux! Tant mieux! Pauvre gars! Pour la clarté de ce récit, comme dit Georges Ohnet, il nous faut revenir de quelques années en arrière.

Le père Flambeur, un vieux capitaine au long cours de mon pays, le meilleur homme de la terre, extrêmement rigolo (ce qui ne gêne rien), débarqua un jour à Paris pour voir l'Exposition de 1889.

(Le but de ce voyage m'évite la peine de vous indiquer la date.) Tout de suite, il arriva au "Chat-Noir", où je tenais mes grandes et petites assises, et me promit son cicérone.

J'acceptai avec joie, le père Flambeur étant un joyeux et dépen-sier drille, moi pas très riche, à l'époque (et pas davantage, d'ailleurs, maintenant) (1).

Le vieux loup de mer avait une manie étrange: connaître des grands hommes absolument authentiques, mais les camarades se prétaient de bonne grâce à cette innocente supercherie, qui n'était point sans leur rapporter des choucroutes garnies et des bocks bien tirés.

— Mon cher Zola, permettez-moi de vous présenter un de mes bons amis, le capitaine Flambeur. — Enchanté, Monsieur. Ou bien:

— Tiens, Bourget! Comment ça va? — M. Paul Bourget... Le capitaine Flambeur. — Très honoré, Monsieur. Emile Zola, autant que je puis me le rappeler, était représenté par mon ami Georges Moyneté avec lequel il a une vague analogie.

Quant à Bourget, son père sois se trouvait être une manière de peintre hollandais dont j'ai oublié le nom et qui n'a pas dégrisé pendant les deux ou trois ans qu'il passa à Paris. Et le reste à l'avenant.

Le malheur, c'est que le capitaine Flambeur avait meilleure mémoire que moi et me mettait parfois dans un cruel embarras. — Tiens, s'écriait-il tout haut, voilà Pasteur qui entre!... Hé! Pasteur, un vermouth avec nous, hein!

Régulièrement, Pasteur acceptait le vermouth, à condition que ce fût une absintine. — Pardon, Zola! Pardon, Bourget! Pardon, Pasteur! Et pardon tous les autres, littérateurs, poètes, peintres, savants, membres de l'Institut ou pas!

Un jour, au tout petit matin. (Etions-nous déjà levés, ou si nous n'étions pas couchés? Cruelle énigme!) Un jour, au tout petit matin, nous passions place Clichy, sur laquelle se dresse la statue du général Moncey (et non pas Monselet, comme

prononce à tort ma femme de ménage). Le piédestal de cette statue est garni d'un banc circulaire en granit, sur lequel des vagabonds s'étaient volontiers pour reposer leurs pauvres membres las.

Un nécessaire dormait las, accablé de fatigue. Son chapeau avait roulé à terre, un ancien chapeau chic, de chez Barjeau, mais devenu tout un poème de poussière de crasse. Et au fond du chapeau lui-même, un peu teintes, deux initiales: A. D.

— Tenez, capitaine Flambeur, regardez bien ce bonhomme-là. Je vous dirai tout à l'heure qui c'est. — Qui est-ce? — Alphonse Daudet. — Alphonse Daudet! Celui qui a fait "Tartarin de Tarascon"? — Lui-même!

— C'est vrai, pourtant. Voilà son chapeau avec ses initiales. Ah! le pauvre bougre!... Mais il ne gagne donc pas d'argent? — Si, il gagne beaucoup d'argent, mais, malheureusement, c'est un homme qui "boit".

— C'est égal, c'est bien triste de voir un homme de cette valeur-là dans cette pureté! — Ah! oui, bien triste! Mais, pour moi, un homme qui "boit" n'est pas un homme intéressant. — Je ne vous dis pas, mais... si on le réveillait pour lui payer à déjeuner? — Gardez-vous-en bien! Daudet est malheureux, mais très fier.

Alors, très discrètement, le bon papa tira une pièce de cent sous de son portefeuille et l'inséra dans la poche de l'auteur des "Kamtchatka". J'avais oublié cette histoire: il

BULLETIN DE LA TEMPERATURE.

Observations prises à 8 heures du soir.

STATIONS	Lapins élevée	Lapins basse	Préc.	Tempé.
Atlanta	78	84	56	clair
Birmingham	78	84	56	clair
Boston	72	82	60	clair
Buffalo	68	76	62	clair
Chicago	72	76	62	clair
Cincinnati	74	81	64	clair
Denver	60	62	66	clair
Duluth	60	66	52	clair
Fort Worth	78	80	50	clair
Indianapolis	80	84	60	clair
Jacksonville	70	82	72	clair
Kansas City	80	84	64	clair
Los Angeles	78	84	60	clair
Louisville	78	84	64	clair
San Francisco	78	82	70	clair
NEW ORLEANS	78	82	70	clair
New York	78	82	70	clair
Pittsburg	74	78	60	clair
St. Louis	84	88	68	clair
San Francisco	68	76	54	clair
Seattle	68	76	56	clair
Winnipeg	70	76	61	clair

TEMPERATURE.

Température et précipitation de l'eau.

Température et de la précipitation des eaux:	1913	1912	1911	1910
Température maximum	80	76	72	72
Température minimum	75	70	68	68
Température moyenne	78	73	71	71
Précipitation	15	01	08	7.

TEMPERATURE et précipitation.

Température et précipitation à la Nouvelle-Orléans, et différences depuis le 1er janvier, comparées avec les moyennes générales:	1914	1913	1912	1911	1910
Température normale de la journée	71	71	71	71	71
En plus de la journée	1	1	1	1	1
En plus depuis le 1er du mois	11	11	11	11	11
En plus depuis le 1er janvier	140	140	140	140	140
Précipitation normale de la journée	06	06	06	06	06
En moins pour la journée	12	12	12	12	12
En moins depuis le 1er du mois	12	12	12	12	12
En moins depuis le 1er janvier	5.86	5.86	5.86	5.86	5.86

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, SAMEDI, 15 août 1914.

Fourni par le Bureau Météorologique de la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis.

L'étiage à 8 heures du matin:

RIVIERES ET STATIONS	Pleine à la rivière, pieds	hauteur de la ligne de danger, pieds	hauteur, pieds	changements dans les heures
Rivière Mississippi	144	144	144	0.0
St. Paul	14	64	3.2	-0.2
Deveport	15	15	2.0	-0.1
St. Louis	20	90	5.6	-0.2
Memphis	32	35	6.4	-0.1
Helena	39	42	6.0	-0.2
Arkansas City	43	45	6.1	-0.1
Vicksburg	35	46	6.0	-0.1
Baton Rouge	35	35	4.7	-0.1
Donaldsonville	25	28	4.0	0.2
New Orleans	9	18	4.8	0.1
Rivière Atchafalaya				
Melville	35	37	9.0	-0.4
Morgan City	8	8	3.0	0.1
Rivière Missouri				
Omaha	10.5	19	8.5	-0.2
Kansas City	22	22	8.9	0.0
Rivière Cumberland	40	40	8.2	2.1
Nashville				
Rivière Ohio				
Pittsburg	36	37	6.2	-0.1
Partersburg	36	36	3.8	0.5
Cincinnati	20	20	11.0	0.1
Louisville	26	28	8.5	-0.1
Evansville	26	35	4.0	0.0
Monroe	22	45	10.0	-0.5
Rivière Tennessee				
Chattanooga	21	28	7.8	0.0
Natchez				
Fort Smith	21	22	1.5	-0.5
Little Rock	25	25	3.1	-0.6
Rivière Rouge				
Arthur City	27	27		
Fallou	28	28	16.5	0.1
Shreveport	30	30	2.2	-0.1
Alexandria	30	36	2.2	0.2
Rivière Ouachita				
Casden	26	30	19.0	15.0
Monroe	40	40	2.8	20.1
Crane				

— Tiens, Bourget! Comment ça va? — M. Paul Bourget... Le capitaine Flambeur. — Très honoré, Monsieur. Emile Zola, autant que je puis me le rappeler, était représenté par mon ami Georges Moyneté avec lequel il a une vague analogie.

Quant à Bourget, son père sois se trouvait être une manière de peintre hollandais dont j'ai oublié le nom et qui n'a pas dégrisé pendant les deux ou trois ans qu'il passa à Paris. Et le reste à l'avenant.

Le malheur, c'est que le capitaine Flambeur avait meilleure mémoire que moi et me mettait parfois dans un cruel embarras. — Tiens, s'écriait-il tout haut, voilà Pasteur qui entre!... Hé! Pasteur, un vermouth avec nous, hein!

Régulièrement, Pasteur acceptait le vermouth, à condition que ce fût une absintine. — Pardon, Zola! Pardon, Bourget! Pardon, Pasteur! Et pardon tous les autres, littérateurs, poètes, peintres, savants, membres de l'Institut ou pas!

Un jour, au tout petit matin. (Etions-nous déjà levés, ou si nous n'étions pas couchés? Cruelle énigme!) Un jour, au tout petit matin, nous passions place Clichy, sur laquelle se dresse la statue du général Moncey (et non pas Monselet, comme

prononce à tort ma femme de ménage). Le piédestal de cette statue est garni d'un banc circulaire en granit, sur lequel des vagabonds s'étaient volontiers pour reposer leurs pauvres membres las.

Un nécessaire dormait las, accablé de fatigue. Son chapeau avait roulé à terre, un ancien chapeau chic, de chez Barjeau, mais devenu tout un poème de poussière de crasse. Et au fond du chapeau lui-même, un peu teintes, deux initiales: A. D.

— Tenez, capitaine Flambeur, regardez bien ce bonhomme-là. Je vous dirai tout à l'heure qui c'est. — Qui est-ce? — Alphonse Daudet. — Alphonse Daudet! Celui qui a fait "Tartarin de Tarascon"? — Lui-même!

— C'est vrai, pourtant. Voilà son chapeau avec ses initiales. Ah! le pauvre bougre!... Mais il ne gagne donc pas d'argent? — Si, il gagne beaucoup d'argent, mais, malheureusement, c'est un homme qui "boit".

— C'est égal, c'est bien triste de voir un homme de cette valeur-là dans cette pureté! — Ah! oui, bien triste! Mais, pour moi, un homme qui "boit" n'est pas un homme intéressant. — Je ne vous dis pas, mais... si on le réveillait pour lui payer à déjeuner? — Gardez-vous-en bien! Daudet est malheureux, mais très fier.

Alors, très discrètement, le bon papa tira une pièce de cent sous de son portefeuille et l'inséra dans la poche de l'auteur des "Kamtchatka". J'avais oublié cette histoire: il

— Mon cher Zola, permettez-moi de vous présenter un de mes bons amis, le capitaine Flambeur. — Enchanté, Monsieur. Ou bien:

— Tiens, Bourget! Comment ça va? — M. Paul Bourget... Le capitaine Flambeur. — Très honoré, Monsieur. Emile Zola, autant que je puis me le rappeler, était représenté par mon ami Georges Moyneté avec lequel il a une vague analogie.

Quant à Bourget, son père sois se trouvait être une manière de peintre hollandais dont j'ai oublié le nom et qui n'a pas dégrisé pendant les deux ou trois ans qu'il passa à Paris. Et le reste à l'avenant.

Le malheur, c'est que le capitaine Flambeur avait meilleure mémoire que moi et me mettait parfois dans un cruel embarras. — Tiens, s'écriait-il tout haut, voilà Pasteur qui entre!... Hé! Pasteur, un vermouth avec nous, hein!

— Tant mieux! Tant mieux! Pauvre gars! Pour la clarté de ce récit, comme dit Georges Ohnet, il nous faut revenir de quelques années en arrière.

Le père Flambeur, un vieux capitaine au long cours de mon pays, le meilleur homme de la terre, extrêmement rigolo (ce qui ne gêne rien), débarqua un jour à Paris pour voir l'Exposition de 1889.

(Le but de ce voyage m'évite la peine de vous indiquer la date.) Tout de suite, il arriva au "Chat-Noir", où je tenais mes grandes et petites assises, et me promit son cicérone.

J'acceptai avec joie, le père Flambeur étant un joyeux et dépen-sier drille, moi pas très riche, à l'époque (et pas davantage, d'ailleurs, maintenant) (1).

Le vieux loup de mer avait une manie étrange: connaître des grands hommes absolument authentiques, mais les camarades se prétaient de bonne grâce à cette innocente supercherie, qui n'était point sans leur rapporter des choucroutes garnies et des bocks bien tirés.

— Mon cher Zola, permettez-moi de vous présenter un de mes bons amis, le capitaine Flambeur. — Enchanté, Monsieur. Ou bien:

— Tiens, Bourget! Comment ça va? — M. Paul Bourget... Le capitaine Flambeur. — Très honoré, Monsieur. Emile Zola, autant que je puis me le rappeler, était représenté par mon ami Georges Moyneté avec lequel il a une vague analogie.

Quant à Bourget, son père sois se trouvait être une manière de peintre hollandais dont j'ai oublié le nom et qui n'a pas dégrisé pendant les deux ou trois ans qu'il passa à Paris. Et le reste à l'avenant.

Le malheur, c'est que le capitaine Flambeur avait meilleure mémoire que moi et me mettait parfois dans un cruel embarras. — Tiens, s'écriait-il tout haut, voilà Pasteur qui entre!... Hé! Pasteur, un vermouth avec nous, hein!

Régulièrement, Pasteur acceptait le vermouth, à condition que ce fût une absintine. — Pardon, Zola! Pardon, Bourget! Pardon, Pasteur! Et pardon tous les autres, littérateurs, poètes, peintres, savants, membres de l'Institut ou pas!

Un jour, au tout petit matin. (Etions-nous déjà levés, ou si nous n'étions pas couchés? Cruelle énigme!) Un jour, au tout petit matin, nous passions place Clichy, sur laquelle se dresse la statue du général Moncey (et non pas Monselet, comme

prononce à tort ma femme de ménage). Le piédestal de cette statue est garni d'un banc circulaire en granit, sur lequel des vagabonds s'étaient volontiers pour reposer leurs pauvres membres las.

Un nécessaire dormait las, accablé de fatigue. Son chapeau avait roulé à terre, un ancien chapeau chic, de chez Barjeau, mais devenu tout un poème de poussière de crasse. Et au fond du chapeau lui